



L'auteure a reçu une bourse de création de la SABAM.

L'HOMME QUE LES CHIENS AIMAIENT

Eva
Kavian

ONLIT — EDIT
IONS



*Pour Bruno, toujours en forêt de Marlagne,
pour Manu, qui l'a quittée,
pour Alain, qui m'y a trouvée,
tous trois fiers descendants de Galère, assurément.*



LA FRONTIÈRE LINGUISTIQUE

Galère perdit son insouciance et la sérénité de ceux qui savent qu'ils se feront dépuceler sous peu, une heure après avoir perdu son travail. Il utilisa cette heure à faire ce qu'il avait à faire, dans une urgence agacée par le vent boréal qui lui vidait le ciboulot. Pas question de rester planté là, il aurait gelé sur pied. Pas question non plus de laisser les rapaces, déjà mis au courant, déjà à l'œuvre, sordides, gourmands et efficaces comme des huissiers devant un buffet au-dessus de leurs moyens de petits fonctionnaires salariés, se servir à leur gré. Il fallait faire le ménage. Il le fit. Une heure pour ranger ce qui fut sa vie, ce qu'il avait toujours connu, une heure pour que ses neurones ralentis parviennent à formuler le message clair, assertif et sans fioriture : tu as perdu ton job, Galère.

Jusqu'à cet instant-là, Galère ne s'était jamais réellement posé de questions. Sa carrière était tracée, il s'était naturellement investi dans l'entreprise familiale, sans même se demander ce qu'il avait envie de faire de sa vie. Il était sans aucun doute le

plus futé de tous, le plus adroit, le plus prometteur, il était apprécié par les hommes et les filles le regardaient, attendaient leur tour en frétilant, il y en aurait pour chacune, il suffisait d'attendre. Il était copieusement poilu et ça les rendait dingues, ça les bombardait d'hormones, à la fois musclé comme un marathonien et joyeux comme un buveur de bière avant la cirrhose. Et il se retrouvait seul.

Quand il eut terminé le grand nettoyage, quand il eut capté qu'il venait de recevoir l'équivalent de son C4, Galère se demanda donc ce qu'il allait faire de sa vie. Plus rien n'avait de sens. Plus rien ne servait à rien. Il faisait un froid paléolithique et il savait qu'il avait intérêt à ne pas traîner dans le coin. Il ne lui vint pas à l'esprit qu'il était responsable de ce désastre. C'était arrivé, il faudrait se recycler, trouver une case accueillante sur le grand échiquier. Mais quoi et où ? Qui voudrait de lui ? Que voulait-il, lui ? Il aurait pu rejoindre ceux de Spy, demander à ses potes de l'héberger quelques nuits, le temps d'y voir plus clair. Mais qui lui ferait encore confiance ? De toute façon, il ne voulait pas reprendre le même boulot, c'était l'occasion de tenter une nouvelle voie, moins cruelle. Car Galère était un doux. Il n'aurait jamais fait de mal à personne. Ce travail, il le conscientisait seulement maintenant, exigeait de lui une lutte incessante contre sa nature profonde. Il regarda les cimes et les roches, il écouta le vacarme de la forêt à cette heure du jour et, sans savoir s'il y avait ailleurs autre chose, il décida

de partir. Le simple bruit du vent dans les feuillages lui devint insupportable dans la seconde même. Les arbres trop grands, trop solides, volaient le ciel dont il avait besoin. Il voulait du bleu, des nuages, et plus jamais le sang de ses victimes sur ses mains. Il n'avait pas la moindre idée de la filière à suivre pour trouver un nouveau job. La famille avait été sa seule référence, son unique repère. Il n'avait jamais ressenti le besoin d'apprendre à lire et à écrire, il ne savait même pas compter avec des cailloux, ce ne serait pas de la tarte. Il rassembla quelques affaires, pas trop. Il voulait voyager léger. Avec ses dix kilos de nécessaire vital, il n'aurait même pas eu à payer une surtaxe dans un vol low cost s'il avait eu l'intention de prendre l'avion. Galère opta pour la rivière.

S'il marchait en général une vingtaine de kilomètres par jour pour son travail, il n'avait pour autant jamais dépassé la forêt de Marlagne. Il voulait maintenant plus que jamais voir plus loin. À côté de sa piaule, un filet d'eau descendait la colline, rejoignait un ruisseau et, s'il existait quelque chose au-delà de cette forêt obscure, il pressentait que le ruisseau l'y mènerait. Galère n'avait réussi aucun examen de géographie, suivre un cours d'eau lui apparut comme une excellente idée, s'il avait un jour besoin de revenir.

Partir, revenir, ficher le camp, rester et crever là ? Il se mit à doucher, à neiger, à grêler, le réchauffement climatique n'était pas encore bien réglé, punaise, comme si le Grand Mammouth avait décidé pour lui : il devait rester, il n'avait qu'à payer pour son

erreur, et le seul endroit où s'abriter, maintenant qu'il avait brûlé les cahutes, c'était, comme par hasard, l'endroit où il venait d'ensevelir sa famille. Galère n'avait pas le choix, fallait attendre avant de s'arracher. Tant qu'on est dans l'action, ça roule. Pas trop le temps de gamberger. Mais là, coincé entre un pan de roche et les cadavres frais, puants et méconnaissables de sa famille, Galère ne put s'empêcher de revoir le clip : il revient du boulot, dépose trois lièvres et ce putain de sanglier qui pèse des tonnes et lui défonce l'épaule, il dépose l'arc et les flèches que son père lui a donnés quand son oncle Aergl s'est fait encorner par un élan et il voit, autour du foyer presque éteint, *all the family* dans le cirage. Non, pas dans le cirage, mille roubignolles d'aurochs, ils sont aussi froids que le sanglier. Même Argula. Avant de comprendre qu'il avait perdu son travail, Galère, en bon ado bourré d'hormones qui méprise le long terme incertain au bénéfice de l'immédiat garanti, Galère, comme le feront ensuite des millions d'ados, négligea le principal et ferma les yeux un instant, le temps de visualiser les fesses de ses rêves, de bander comme un cerf (eh oui, ils apparaissent au mésolithique) et de s'astiquer le manche pour avoir enfin les idées claires.

Argula était la sœur de sa mère mais dans cette famille, les rôles fonctionnels primaient sur les liens généalogiques. On n'en était pas encore à prôner l'exogamie, à parler d'inceste et compagnie, et Argula, qui était nulle en cuisine et en fabrication

de grattoirs, avait pour elle un cul magnifique et une expérience de terrain qui lui valait d'être l'initiatrice des jeunes mâles, dans l'ordre prévu par le boss. Ce devait être le tour de Galère, une question de jours, il l'avait compris à son regard. Et quand il a traîné le corps d'Argula, raide et froid, le cul vidé de son âme, quand il l'a posé sur le tas de cadavres, il a ressenti, pour la première fois de sa vie, quelque chose qui ressemblait à de l'injustice. Qui pourrait dès lors lui en vouloir de s'offrir une petite branlette en souvenir des rêves perdus ?

Bref, en deux mots comme en cent, Argula a, tout autant que les autres, mangé les champignons apportés par l'apprenti végétarien, le défenseur des mammifères et le protecteur des gallinacés, Galère *himself*, lequel, heureux de les voir essayer autre chose qu'un oiseau innocent en guise de zakouski est reparti fissa leur chercher un sanglier, la suite on la connaît. Ils avaient vomi tripes et boyaux à son retour, il n'en restait pas un pour lui parler de la cueillette de champignons en amateur. D'habitude, quand il y en avait un de refroidi, on le laissait sur place ou on le poussait un peu plus loin, histoire de ne pas gâcher le paysage. C'est à cause d'Argula que Galère a transporté les corps. Sans savoir pourquoi. Une forme préhistorique de jalousie, sans doute. Il serait le dernier à voir son cul, à défaut d'avoir été le suivant sur la liste des dépucelés de la tribu. Il jeta les corps des enfants pour couvrir celui de sa tante désirée, déposa quelques peaux sur l'ensemble

et réalisa le premier mausolée humain de l'histoire des Belges. Un précurseur, comme on le vérifiera plus loin.

Il devait attendre le jour J avec Argula pour avoir l'autorisation de se taper les autres filles, plus fraîches, mais avec qui il ne savait pas encore comment s'y prendre, malgré tout, malgré, ce n'est pas rien, le fait qu'il voyait les initiés copuler à tout va depuis sa prime enfance. Dans le même ordre d'idées, ce n'est pas parce qu'on se renseigne sur Internet qu'on se sent capable de faire jouir une fille. Il reste un doute. On en a vu débander pour moins que ça. Galère, entre la dalle de schiste et le premier mausolée humain de l'histoire des Belges, regarda sa queue, déchiré entre l'espoir et la crainte, regarda le ciel, et décida de profiter de l'accalmie pour voir où le mènerait le ruisseau. Le long de la Sambre, forcément, puis de la Meuse, on le devine. (Il sera parti depuis plusieurs jours quand un pan entier de la dalle s'effondrera, laissant à la postérité un jeu de mikado qui fera la joie des archéologues et sera ensuite abandonné par les pouvoirs locaux pour cause de restrictions budgétaires.)

Galère n'avait pas fait d'études, mais c'était un esprit vif, quoique sans une once de poésie à ce stade de son cheminement. Il ne lui fallait pas déplier un mètre ruban pour se rendre compte que plus il avançait dans le sens de l'eau, plus l'eau mangeait la terre. Il ne fallait pas davantage d'instruments de mesure pour remarquer que la vue était de plus en

plus large, les terres planes et vastes, le vent piquant et fort, libéré qu'il était des reliefs wallons et des forêts touffues. Galère se sentait léger. Voir plus loin lui faisait parfois presque mal, mais il aimait ça. Cette forme de liberté quand le regard cherche les limites, ce vertige de la distance que peut ressentir le trader new-yorkais après septante-deux heures d'écran, en regardant Ellis Island. Il longeait le fleuve et se rinçait l'œil, il regardait le courant et cela le rassurait, que l'eau aille dans ce sens-là, présentant obscurément que s'il lui prenait l'envie de changer de sens, ces terres plates ne lui offriraient aucun refuge.

Plus il avançait, plus floues devenaient les images du carnage familial. Il était dans l'instant. Le passé était derrière, l'avenir n'avait aucune consistance. Il avait faim et il mangeait. Il tenta une pierrade d'escargots qu'il aurait été fier de faire goûter à sa mère, attrapa un truc dans le fleuve qu'il mangea cru, mais son estomac n'était pas encore prêt pour les sushis, il fit cuire le suivant, il se débrouillait. Il dormait quand il était fatigué, se levait avec la lumière, limitait les pauses aux heures syndicales et commençait à ressentir les bienfaits de cette période de chômage quand il crut voir, sur la ligne au bout du monde, le cul d'Argula. Avait-il mangé une plante hallucinogène ? (Il gardait un horrible souvenir de la première.) Il plissa les yeux et avança, prudent et lent comme le chasseur qu'il restait

au fond de l'âme. Mais le simple doute avait fait revenir des images.

Il faut dire qu'outre son boulot d'initiatrice qui n'était finalement qu'un *part-time*, Argula ramassait les dents. Les dents de lait des petiots, les déchaussées des végétariens, les dents de vieux et celles du gibier après chaque repas. Elle passait l'équivalent de deux jours par semaine le cul en l'air, une promesse pour les puceaux et un self-service pour les autres. Si Galère n'avait jamais touché la croupe de sa tante, il la connaissait par cœur, à force d'avoir observé son père et ses oncles, ses cousins et tout mâle venant dire bonjour à la famille, honorer celle qui allait faire de lui un homme.

Un mirage. Ce pouvait être un mirage, comme on voit des oiseaux dans un ciel trop bleu, des poissons dans un courant trop violent ou du brouillard à la ligne du ciel sur la terre. Il y avait la ligne, le ciel, et deux ronds blancs. Deux pierres sans doute. Ça tombait bien, la sienne puait le poisson. Mais plus Galère approchait, plus il hésitait. Ce pouvait être un cul. Pas celui d'Argula, forcément, il n'était pas complètement siphonné et les options réincarnation/résurrection n'étaient pas encore encodées dans son programme métaphysique, mais un cul. Un cul de femelle. Un cul différent. Blanc. Deux fesses blanches, il en aurait donné son arc au feu. Avait-il jamais vu quelque chose de si beau que ce cul blanc dans sa vie de mésolithique prêt à basculer dans le néolithique ?

Avec ce pays plat, on a l'impression d'être à deux pas et on en est loin. Le temps que Galère, les yeux plissés, toujours longeant le fleuve avec ses dix kilos sur le dos, s'approche de la touffe d'herbe qu'il avait prise comme repère, le cul avait disparu de la ligne du ciel. Il aurait pu penser que la terre était ronde pour moins que ça. C'était un cul. Il en était certain maintenant. Il n'avait pas anticipé la manière de l'aborder (Argula, aide-moi !) mais il savait déjà que c'était le plus beau de sa vie de puceau. Cette blancheur. Autant il aimait l'immensité poilue et rassurante de celui d'Argula, autant de sa vie il n'avait vu deux lunes aussi parfaites prendre la place du soleil et disparaître en plein jour. Il décida de dormir là. D'attendre le lever du soleil, au cas où. De ce moment, et vu sa nature positive, son optimisme juvénile, il ne débanda plus. Rien n'y fit. Rien de rien. Il s'éveilla avec le cadran solaire de son désir indiquant midi, se leva, et décida, à défaut de posséder de quoi inventer la boussole dans son cerveau préhistorique, de se laisser guider par cette nouvelle application de son anatomie. Il marcherait droit devant et tant pis pour le fleuve, se retrouverait à Knokke-Heist au lieu de frôler Rotterdam.

Il dépassa la touffe enfin atteinte. La ligne du ciel était plus plate qu'une dalle de schiste. Il marcha encore et encore, arrêta d'esquisser en vain la moindre pensée abstraite et vit, ça alors, une autre ligne du ciel. Il y avait la terre, grise et jaune, glabre, puis une ligne entre bleu et gris, puis la ligne

du ciel. Deux lunes, deux ciels, le compte est vite fait, même sans cours de math. C'était sans doute cela. Non pas un cul somptueux mais un pays où les fleuves deviennent grands, où le ciel devient les ciels et où chacun sa lune. Sa queue se redressa, droit devant, et il y vit un signe : il avancerait vers les deux ciels.

L'histoire de l'homme ne s'est pas faite en un jour, on le sait, mais à ce stade, les ancêtres de Galère devaient se demander quoi. Ils avaient quitté la horde, s'étaient regroupés en clans, ils s'étaient sédentarisés, étaient à deux doigts de mettre un enclos autour des moutons et voilà que ce petit puceau avançait en solitaire sans autre but que de glander sur la plage. Tout ça pour ça. Mais Galère avançait, guidé par on sait quoi, jusqu'où on se doute.

Le sol était mouillé, spongieux par endroits, il regardait, méfiant, où il posait les pieds. Quand il releva la tête, il revit le cul blanc (c'en était bien un), à un lancer de flèche. Au-delà du cul, une sorte d'immense fleuve qui remuait, strié de lignes de mousse blanche. Au-delà de l'eau, le ciel. Franchement bleu. Un tableau d'une beauté époustouffante (faut se mettre dans la peau d'un homme du mésolithique qui n'a jamais rien vu d'autre que la forêt de Malonne pour mesurer l'époustouffantité en question). Il s'approcha des deux fesses. Elles étaient couvertes de poils blonds, un prodige, et c'était bien une fille, tu parles d'un bol. Elle ramassait des

coquillages, comme le font les filles à la mer. Elle avait les yeux bleu ciel, il était bien placé pour le vérifier. Elle se pencha à nouveau vers les coquillages et Galère, prenant cela comme une invitation, déposa son barda. Il fit ce qu'il avait toujours vu son père, ses oncles, ses cousins et ceux qui passaient dire bonjour à la famille, faire avec Argula et les autres incouilles.

Il faut ici remettre les choses en perspective, on voit tout de suite qu'il s'agit d'un instant d'une esthétique exceptionnelle : il y a le sable, il y a la mer. Il y a le ciel et une fille aux yeux bleus, les fesses blondes offertes à qui veut en prendre. Le réchauffement, climatique ou pas, devient palpable. Puis, il y a Galère, qui finalement ne sait pas très bien où se fier. Il y a la fille qui n'en est pas à son premier coup et lâche ses coquillages pour le guider là où il faut. Et puis il y a cette odeur. Celle de la mer, bien sûr. Mais, plus encore, de coup de butoir en coup de butoir dans la source du fleuve cyprine, cette odeur de femme qui monte droit dans son nez de mec et le grise, l'emporte, l'embarque, et puis youplaboum, arrive ce qui devait arriver. Il reconnaît aussi sec la fragrance piquante et suave qui traînait sur le corps des initiés, celle qui lui restait des heures sur les mains quand il s'était offert une petite pause, et cela au moment même où il envoie un régiment de Wallons potentiels dans l'avenir flamand du littoral.

Galère passera sa jeunesse à rechercher cette odeur (et ses conséquences jubilatoires), la trouvera en remontant les fleuves, en longeant les côtes ou en risquant quelques écarts à ses repères spatiaux, il passera les prochaines années à remplir les filles de sa semence joyeuse et prometteuse, préférant le chômage longue durée, l'eau fraîche et les fruits de mer à un travail qui ne l'épanouissait pas et dont personne ne voulait plus. De là à dire qu'il fut inutile, il n'y a qu'un pas, que personne aujourd'hui ne franchirait, tant il est évident qu'un généticien performant et bien outillé aurait des chances de trouver du Galère dans l'ADN de tous les sceptiques.

En attendant, la fille était partie avec ses coquillages. Galère, en harmonie totale avec l'univers, s'assit et plissa les yeux. Il aima le bruit des vagues mêlé à celui du vent. Un quadrupède pas très haut sortit de l'eau. Assez mouillé. Il comprit instinctivement que Galère avait définitivement renoncé à la chasse et s'assit à côté de lui en toute confiance. Tous deux regardaient la mer. Galère se présenta : *Galère*. *Dog*, répondit l'autre.